

ments essentiels ; et un coup d'œil sur le "duplicata" du registre (moyennant que je payerais les droits d'usage), en me fournissant les renseignements dont j'avais besoin, m'épargnerait un second voyage au Vieux-Welmingham. J'ajoutai que, dans le cas où j'aurais à faire prendre ultérieurement un extrait du registre original, je m'adresserais pour avoir ce document, à l'étude de M. Wansborough.

Après cette explication, il n'objecta plus rien à la production de la copie. Un clerc fut dépêché dans ses archives, et, après quelques délais, revint avec le volume. Il était de même dimension que celui de la sacristie, avec cette seule différence, que le "duplicata" était relié avec plus de soin. Je m'installai avec lui sur un pupitre inoccupé. Mes mains tremblaient ; j'avais la tête brûlante ; je sentis la nécessité de déguiser de mon mieux cette agitation involontaire aux personnes qui étaient avec moi dans la chambre, avant de me hasarder à ouvrir le volume.

Sur le premier feuillet, que j'examinai tout d'abord, étaient tracées quelques lignes, d'une encre pâlie par le temps.

J'allai jusqu'au mois de septembre 1803. J'y trouvai le mariage de l'homme dont le nom de baptême était le même que le mien. J'y trouvai la double mention du mariage des deux frères ; — et entre ces deux enregistrements, au bas de la page ?..

Rien ! pas le moindre vestige de l'acte qui, dans le registre de paroisse, attestait le mariage de sir Félix Glyde et de Cécilia-Jane Elster.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, et battit à m'étouffer. Je regardai une seconde fois, — je craignais de m'en rapporter trop vite au témoignage de mes yeux. Mais, non... Plus de doute ! Le mariage n'était pas inscrit. Les enregistrements occupaient, sur les pages de la copie, exactement les mêmes places que sur les pages de l'original. Sur l'une d'elles, le

dernier article enregistré constatait le mariage de l'homme qui portait mon nom de baptême. Au-dessus se trouvait un espace laissé en blanc ; laissé bien évidemment ainsi, parce qu'il était trop peu considérable pour renfermer la mention du mariage des frères, laquelle, dans la copie comme dans l'original, occupait les premières lignes de la page suivante.

Cet espace blanc révélait, à lui seul, tout ce qui s'était passé ! Il avait dû rester ainsi, dans le registre de paroisse, depuis l'année 1803 (où les mariages en question avaient été célébrés, et la copie exécutée) jusqu'à l'année 1827, époque où sir Percival parut à Welmingham. Ici, à Knowlesbury, se voyait, sur la copie, la chance qui s'était offerte à lui de commettre le faux : — et là-bas, au Vieux-Welmingham, sur le registre de l'église, s'établait le faux lui-même !

Je me sentais gagner par des étourdissements, et, pour ne pas tomber, je dus me tenir au pupitre. De tous les soupçons qui m'avaient assiégé au sujet de ce désespéré, pas un n'approchait du vrai ; jamais il ne m'était venu à la pensée qu'il pût n'être pas le moins du monde sir Percival Glyde, et n'avoir pas plus de droits à la baronnie ou à la propriété de Blackwater-Park que le plus pauvre laboureur employé sur le domaine. Dans un temps, j'avais pensé qu'il pouvait bien être le mari d'Anne Catherick ; — mais le crime dont en réalité il s'était rendu coupable, mon imagination, dans son vol plus hardi, n'en avait jamais approché.

Les misérables moyens par lesquels la fraude avait dû s'effectuer, la grandeur et l'audace du crime qu'elle impliquait, l'horreur des conséquences que sa découverte devait entraîner : toutes ces considérations m'accablaient à la fois. Comment s'étonner, maintenant, de cette agitation toute brutale au sein de laquelle ce malheureux passait sa vie ; de ces alternatives désespérées entre une duplicité abjecte et une violence sans frein ; de cette

méfiante folle, inspirée par les remords, qui lui avait fait emprisonner Anne Catherick à l'hospice, et plus tard, l'avait fait entrer dans un ignoble complot contre sa propre femme, en vertu du simple soupçon que l'une et l'autre connaissaient son terrible secret ?

La découverte de ce secret aurait pu, à une époque déjà passée, le faire marcher à la potence ; maintenant encore, elle pouvait lui valoir la transportation à vie. La découverte de ce secret, en supposant même que les victimes de sa fraude lui épargnassent les pénalités légales, lui ôterait d'un seul coup son nom, son rang, son domaine, toute l'existence sociale par lui usurpée.

Tel était le secret, et désormais, j'en étais maître ! Sur un mot de moi, château, terre, baronnie étaient à jamais perdues pour lui ; sur un mot de moi, il serait réduit à errer par le monde, proscriit, misérable, sans nom, sans argent, sans amis ! Tout l'avenir de cet homme était suspendu à mes lèvres, et, dans ce moment-là même, il le savait aussi bien que moi !

Cette dernière pensée eut pour effet de me rappeler à moi-même. Des intérêts bien autrement précieux que les miens dépendaient de la prudence qui présiderait dorénavant à mes moindres actions. Il n'était pas de trahison possible que sir Percival ne dût essayer contre moi. Dans sa position périlleuse et désespérée, il ne s'effrayerait d'aucun risque, il ne reculerait devant aucun forfait ; bref, pour son salut, il aurait recours indistinctement à tous les moyens.

Je réfléchis durant quelques minutes. La première nécessité pour moi était d'établir, par une preuve écrite bien positive, le fait que je venais de découvrir ; et pour le cas où quelque accident personnel viendrait à m'atteindre, de mettre cette preuve hors de la portée de sir Percival. La copie du registre était certainement en sûreté dans les archives de M. Wansborough ; mais l'original, dans la sacristie,

aurait de fort grands risques, ainsi que j'avais pu m'en assurer par moi-même.

Dans cette occurrence pressante, je pris le parti de revenir à l'église, de recourir une seconde fois à l'obligeance intéressée du clerc, et de prendre le soir même, avant de me coucher, tels extraits de registre qui pourraient m'être nécessaires. Je ne savais pas, alors, qu'il eût fallu légalement certifier cet extrait, et qu'aucun document dressé, garanti par moi seul, ne pouvait avoir, devant les tribunaux, la valeur d'une preuve.

Motivait de mon mieux le trouble que M. Wansborough avait déjà remarqué sur ma physionomie et dans mes gestes, je déposai sur la table les honoraires qui lui étaient dus ; je convins avec lui que je lui écrirais le lendemain ou le surlendemain ; et je quittai l'étude avec un vrai tourbillon dans la tête, une vraie fièvre dans les veines. Il commençait à faire nuit. L'idée me vint que je pourrais encore être suivi, et qui sait ? attaqué sur la grande route. (à suivre)

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par aite par os Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement.

LA COMSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

**\* SANTE ET BEAUTE \***

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

**L. A. BERNARD**

1882 rue Ste-Catherine, Montreal